N° 61.

ESSAI

SUR LA TOPOGRAPHIE PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE LA VILLE ET DES ENVIRONS

DE PAMPELUNE,

CAPITALE DE LA NAVARRE ESPAGNOLE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 avril 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR LOUIS-FRANÇOIS BRIANT, de Sées,

Département de l'Orne;

Pharmacien Aide-Major au traitement de réforme.

..Si quis ad urbem sibi incognitam perveniat, circumspicere oportet ejus situm, quomodò scilicet ad ventos, et solis exortus jaceat.

HIPP., *de Aëre, aquis et locis.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Président.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires,

MM. CHAUSSIER, DEJUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers, *Examinateur.*	Gibert.
Bau delocque.	Kergaradec.
Bou vier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau, *Examinateur.*
Gerdy, *Suppléant.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MONSIEUR LODIBERT,

Pharmacien en chef d'armée et de la Garde royale; Docteur en médecine de la Faculté de Paris et de l'Université de Leyde; Officier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur; Membre honoraire de l'Académie royale de médecine; Membre résidant de la Société de pharmacie de Paris, de la Société linnéenne, etc., etc.

L.-F. BRIANT.

ESSAI

SUR LA TOPOGRAPHIE PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE LA VILLE ET DES ENVIRONS

DE PAMPELUNE,

CAPITALE DE LA NAVARRE ESPAGNOLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Pampelune, capitale du royaume de Navarre, place forte, est située à 40° 49′ de latitude orientale, et à 42° 46′ de longitude par rapport à l'île de Fer.

Bâtie sur un fonds solide, presque au centre du royaume, au bas des Pyrénées, sur la rive gauche de l'Arga, elle occupe un emplacement qui n'est pas sans inégalités, et qui présente, à sa partie septentrionale, une descente considérable vers le faubourg.

Cette ville est couronnée de toutes parts de montagnes plus ou moins élevées, coupées çà et là par des vallées qu'arrosent et ferti-

lisent des ruisseaux et des fontaines dont les eaux, après avoir traversé en tous sens la plaine appelée *bassin de Pampelune* (cuenca de Pamplona), viennent grossir celles de la rivière.

Ces montagnes, pour la plupart dépouillées des arbres qui en faisaient jadis tout l'ornement, sont plus ou moins éloignées de la ville; la plus près l'est d'environ une demi-lieue.

Pampelune est à 17 lieues sud de Bayonne, 35 sud-est de Bilbao, 67 nord-est de Madrid, 30 nord-ouest de Sarragosse et 16 de Vittoria. Elle renferme une population d'environ 12,000 âmes.

Cette ville est l'une des plus belles, des plus peuplées et des plus riches que le royaume de Navarre possède. Sa figure a la forme d'un rectangle prolongé de l'est à l'ouest; elle peut avoir, y compris la citadelle, une demi-lieue de circonférence.

Ses maisons, irrégulières et dans le goût gothique, ont de trois à cinq étages; elles sont beaucoup plus profondes que larges, et généralement bâties en briques. L'intérieur en est mal distribué, et les croisées sont en partie dépourvues de vîtres.

La plupart ont des caves destinées à recevoir de grandes cuves en terre, où les habitans aisés conservent, pour l'usage domestique, l'eau de la rivière, qu'ils préfèrent à celle des fontaines.

Les rues, dont la police prend un soin tout particulier, sont assez droites, larges, claires et dégagées, et surtout bien pavées : elles sont presque toutes ornées de trottoirs qui offrent aux gens de pied une commodité qu'on regrette de ne rencontrer que rarement en France.

Les ruisseaux, qui sont au milieu des rues, se dégorgent dans des égoûts souterrains d'une construction solide et d'une suffisante capacité, qui communiquent avec les latrines, dont les maisons sont toutes pourvues. L'eau de pluie, ainsi que celle des fontaines, entraînent avec elles les immondices dans la rivière par un penchant rapide.

Cette capitale est mal éclairée pendant la nuit; ce qui tient non seulement à la mauvaise disposition des reverbères et à leur petit

nombre, mais encore à l'immense quantité de balcons dont les maisons sont garnies.

Elle est percée de six portes qui ne présentent rien de remarquable. Elle renferme trois grandes places et trois petites : la plus belle est sans contredit celle du Château (*del Castillo*) ; elle est vaste, presque carrée, ornée d'une fontaine élégante, simple et de bon goût, et terminée par une statue colossale de Cybèle, qui lui donne son nom. Outre cette fontaine, il y en a encore cinq autres dans la ville qu'on ne voit pas avec indifférence.

Édifices publics.

Parmi les édifices publics, il en est véritablement peu dignes de remarque.

La maison de ville, construite en 1774, est un vaste bâtiment sur lequel on voit plusieurs ouvrages d'architecture entassés les uns sur les autres, sans art et sans goût.

Il y a un magasin à blé dont l'utilité fait tout le mérite.

Le théâtre est chétif, petit, mal bâti ; l'intérieur en est souvent très-mal propre ; il manque d'air ; il y fait dans l'été une chaleur étouffante, et dans l'hiver le parterre est très-humide.

Presque au centre de la ville est situé le palais de Justice, dont la prison civile dépend ; une partie de celle-ci est malsaine, mal aérée ; l'autre, plus moderne, est, sous le rapport hygiénique, beaucoup plus favorable. Non loin de là se voit l'hôtel de la Monnaie : sans mérite, sans goût, un étranger pourrait à peine le distinguer des maisons de la rue dont il fait partie, si une inscription sur sa porte principale n'en indiquait l'usage.

La tuerie, placée immédiatement sur la rivière, dans le faubourg de la Rochapea, réunit à la commodité l'avantage plus grand encore d'être suffisamment éloignée de Pampelune, et de pouvoir être tenue proprement par sa proximité de l'eau.

Les cimetières, l'un plus petit, l'autre plus grand, sont assez

distans de la ville, et n'offrent aucun inconvénient pour la santé des habitans.

On compte quatre établissemens de bienfaisance : 1°. la maison de la Miséricorde ; 2°. la Doctrine ; 3°. le Tour ; 4°. l'hospice civil.

Le premier est destiné à recevoir les enfans abandonnés d'un certain âge, et les vieillards des deux sexes. On y occupe annuellement de cent vingt à cent trente individus, qui souvent privés, faute de fonds suffisans, des choses les plus nécessaires à l'existence, n'y trouvent qu'un bien faible soulagement aux maux qui les accablent : quand ils tombent malades, ce qui n'arrive que trop souvent, ils vont à l'hôpital, qui, riche par lui-même et bien doté, offre non-seulement à ces malheureux, mais encore à tous ceux qu'on y reçoit, tous les moyens de se rétablir promptement.

Cet hospice est bien situé, bien aéré; les salles en sont vastes et bien percées; les lits, sans rideaux, mais dont les fournitures sont bonnes et très-propres, sont disposés sur deux rangs, et assez éloignés les uns des autres : les alimens sont simples, mais de bonne qualité.

Il est desservi par quatorze sœurs, qui se font remarquer par leur zèle et leur humanité ; il peut contenir quatre cents malades. Il manque d'une promenade et de bains. La pharmacie, quant à la propreté et à l'élégance, fait un contraste frappant avec toutes les autres parties de l'établissement.

La Doctrine, lors du dernier séjour des troupes françaises, était occupée par deux compagnies de la garnison; elle est destinée aux enfans abandonnés des deux sexes depuis l'âge de sept ans jusqu'à douze, époque à laquelle ils sont transférés à la Miséricorde pour y travailler.

Le Tour, ou mieux la maisons des Enfans trouvés, fut fondé en 1805 par l'évêque don Joachim-Xavier Uriz y Lasaga. Beaucoup plus profonde que large, cette maison, dont la destination fait honneur à son fondateur, et où règne l'ordre et la propreté, est dirigée par les ver-

tueuses filles de Saint-Vincent de Paul. On y reçoit, année commune, de deux cent cinquante à deux cent soixante enfans, tant bâtards qu'orphelins. Resserré entre des maisons élevées, qui ne permettent que difficilement un libre accès à l'air et à la lumière; sans cours assez vastes, quoiqu'il y en ait deux, mais trop petites; sans jardins où puissent se promener et prendre leur récréation ces enfans de l'infortune, cet établissement, quoique bien tenu d'ailleurs et pourvu en abondance et en quantité des objets nécessaires à la vie, ne laisse pas de présenter de grands inconvéniens, qu'une mortalité notable observée pendant plusieurs années n'a fait que confirmer. Cette mortalité a beaucoup diminué, quoiqu'elle soit encore trop grande, depuis qu'on fait sortir à la promenade ces petites créatures deux ou trois fois par semaine. Il serait à désirer qu'on changeât le plus tôt possible de local, ce qu'on eût fait depuis long-temps, nous a-t-on dit, sans les égards dus au prélat, qui tient beaucoup à ce qu'il reste le même pendant son vivant.

Édifices sacrés.

Parmi les églises, qui sont en grand nombre, on remarque la Cathédrale, qui peut passer pour une des plus belles que l'Espagne possède.

Il y a onze couvens, neuf d'hommes et deux de femmes.

Casernes.

Les deux casernes, l'une pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie, se trouvent sur la promenade; elles sont vastes, étendues, percées d'un nombre suffisant de fenêtres, qui manquent plus que les maisons de vitrage, inconvénient très-grand, surtout pendant l'hiver, pour la santé des militaires qui les habitent. La plus belle des deux est celle de cavalerie : d'une construction solide et moderne, elle réunit presque toutes les conditions nécessaires à un semblable établisse-

ment; elle est isolée des autres bâtimens, et reçoit les vents de tous côtés.

La ville renferme deux palais, celui de l'évêque, qui est moderne, et celui des vice-rois de Navarre, qui servait d'hôpital à la garnison française. Ce dernier ne justifie certainement pas le nom qu'il porte; il n'a d'autre mérite que d'être bien situé; s'il était réparé convenablement, il pourrait avantageusement servir d'hôpital militaire : les malades y respireraient un air pur et salubre, et y jouiraient d'une belle vue.

Promenade.

La promenade, renfermée dans l'enceinte des murs, est plantée d'un grand nombre d'arbres : quoique irrégulière, elle est cependant très-agréable, et les habitans, sans aller bien loin, peuvent jouir d'un plaisir dont on est souvent privé dans les villes de guerre d'Espagne.

Bains publics.

Avant l'occupation dernière, Pampelune n'avait point de bains; maintenant il y en a trois : ils ont tous été établis par des Français. Le plus agréable, le plus propre, le mieux tenu est situé dans le jardin dépendant du palais du vice-roi : il contient douze cabinets élégamment ornés avec des baignoires analogues. Le jardin est grand, bien entretenu, bien planté, et offre une promenade très-salutaire.

Eaux.

Les eaux qui alimentent les fontaines sortent d'une montagne nommée *Saubiza*, et sont conduites dans la ville au moyen d'un aqueduc qui parcourt un trajet d'environ trois lieues; elles sont limpides, fraîches et inodores comme celles de l'Arga, qui ne sont troubles que dans les temps d'orages : on les emploie tant en boisson que dans l'art culinaire. Il existe aussi un grand nombre de puits

dont les eaux, chargées de sulfate de chaux, ne peuvent servir aux mêmes usages.

Environs de Pampelune et qualité de son terroir.

La plaine de Pampelune, appelée à juste titre *bassin*, parce qu'en effet, environnée de tous côtés de montagnes plus ou moins élevées, elle en présente la forme, n'a pas moins de sept lieues de circonférence sur quatre environ dans son plus grand diamètre; elle renferme les monts Terconar et de Sainte-Lucie, sans compter une infinité de petites élévations et monticules qui la rendent si inégale, qu'il est impossible à l'œil d'embrasser toute son étendue dans quelque position que l'on soit.

Parsemée d'un assez grand nombre de hameaux et de villages plus misérables encore que leurs habitans, l'œil y chercherait en vain ces sites variés et pittoresques qui font le charme des campagnes : on n'y voit aucune prairie artificielle, et la seule naturelle qu'on rencontre est souvent inondée pendant l'hiver. Cette plaine, terminée d'un côté par deux marais dits de *Loza*, n'offre au voyageur fatigué aucun arbre à l'ombre duquel il puisse se reposer; et le laboureur, sans abri pendant l'été contre l'influence destructive d'un soleil brûlant, forcé de prendre ses repas dans le champ qu'il travaille, ne rentre que trop souvent à la maison incommodé de l'action trop prolongée sur lui de l'astre qui vivifie tout.

Quoique assez bien cultivée, eu égard au reste de l'Espagne, cette vaste plaine n'offre aux regards de l'observateur que des champs de blé, d'orge, d'avoine, de maïs, etc., et quelques jardins potagers plantés de peu d'arbres livrés aux soins seuls de la nature; mais si la vue, fatiguée de cette monotonie, veut parfois se reposer sur d'autres objets, la vigne, dont le verdoyant feuillage orne quelques collines, lui en fournit seule l'occasion.

Si tout le bassin n'est pas cultivé comme il devrait l'être, ce n'est pas le sol qu'on doit en accuser, mais bien l'insouciance ou la pa-

resse de ses propriétaires. En effet, l'Arga qui le divise en deux parties inégales, la Zala qui le baigne dans un sens contraire, ainsi que plusieurs fontaines qui filtrent des montagnes en rendent le terrain d'une grande fertilité.

Observations météorologiques.

Le thermomètre centigrade pendant l'hiver marque en général 11 degrés au maximum d'élévation, et au minimum 4° — 0; il descend quelquefois à 6° — 0, mais rarement. Les vents les plus communs sont ceux du nord et du nord-est. Les jours couverts sont aux beaux comme 3 : 1.; ceux de pluies sont aux secs comme 2 : 1.; il neige quatre à cinq fois pendant cette saison.

Le printemps est plus inconstant que l'hiver : des variations de froid, de chaleur, de pluie, de neige et de vents se succèdent et se répètent fréquemment. Le thermomètre descend souvent au commencement à 4° — 0, et monte rarement à 8° + 0.; au milieu de cette saison, il s'élève constamment de 5 à 7° + 0., et descend quelquefois à 2 ou 3° — 0.; à la fin il monte à 16 et même à 20° + 0. Les vents sont alternativement ceux du nord-est et du sud; il pleut quelquefois beaucoup, mais en général on a des beaux jours.

L'été est généralement beau, des chaleurs très-fortes se font sentir; il n'est pas rare d'avoir 36° de chaleur, et même davantage. Les vents qui règnent le plus généralement sont ceux du nord-est et du sud; il y a des tempêtes et des pluies quelquefois très-fortes.

L'automne est souvent très-beau, cependant il y a parfois des brouillards. La chaleur est de 16° au maximum, et de 4 à 5° + 0 au minimum; les vents viennent du nord-est, nord-ouest et sud.

Règne animal.

Les animaux domestiques, que nourrissent Pampelune et ses environs, sont assez nombreux : nous n'entreprendrons pas d'en faire ici

l'énumération; nous dirons seulement que les moutons, dont les troupeaux garnissent les montagnes, sont d'une bonne espèce; la laine en est belle et la chair savoureuse.

Les chèvres, qu'on s'applique beaucoup à multiplier, fournissent tout le lait qui est consommé à Pampelune et ses environs; il est excellent : on n'en fait point de beurre.

Les vaches, très-belles, sont en fort petit nombre. Le gibier, comme le lapin, le lièvre, la perdrix, le faisan, etc., n'est pas commun dans la plaine; mais les oiseaux de passage n'y sont pas rares dans la saison.

On rencontre dans les montagnes quelques animaux venimeux, tels que la vipère commune, les cantharides, les bourdons, les cousins et les guêpes.

La ville est infectée de puces et de punaises; il est impossible de ne point en assigner la cause à la malpropreté. Nous craindrions d'être taxé d'exagération, si nous disions à ce sujet ce que nous avons vu.

On trouvait, il n'y a pas encore long-temps, dans les marais de Loza, distans d'une lieue de la ville, trois espèces de sangsues :

1°. La sangsue officinale (*Hirudo officinalis*);

2°. La sangsue noire (*Hirudo sanguisuga*);

3°. La sangsue vulgaire (*Hirudo octoculata*).

Règne végétal.

Ce règne, beaucoup plus riche que les autres, promet au botaniste qui voudra s'en occuper une ample récolte. La plaine et les montagnes sont couvertes de végétaux dont nous avons recueilli un bon nombre dans nos excursions botaniques. Nous regrettons de ne pouvoir en donner le catalogue; sa longueur et les observations que nous y avons ajoutées dans notre Topographie, dont nous ne donnons ici qu'un simple aperçu, nous conduiraient beaucoup trop loin.

Règne minéral.

La plaine renferme des carrières de plâtre, de chaux carbonatée et de pierres communes ; on en rencontre dans les montagnes de marbre et d'ardoises ; les mines de fer et de cuivre y sont assez communes.

Les fontaines salines abondent dans ce pays : elles sont au nombre de neuf. Celle dite *de Pampelune* donne jusqu'à 25 pour cent d'un sel très-blanc et très-pur.

Il y a en outre deux mines de sel gemme, l'une à Funes, et l'autre à Valtierra.

Quoique moins nombreuses que les salines, les eaux minérales ne laissent pas que d'être encore passablement multipliées.

Celle d'Ibero, dont l'eau est limpide, inodore, mais d'une saveur amère, contient beaucoup d'hydrochlorate de magnésie uni à une petite quantité d'hydrochlorate de chaux. Sa température est constamment de 16 à 17 degrés centigrades. Elle est purgative.

Celle du Batueco (mot basque qui signifie *pourri, corrompu*), limpide et transparente, d'une saveur et d'une odeur désagréables, est composée de gaz hydrogène sulfuré, de sulfates de soude et de magnésie, et de muriate de soude.

Les eaux minérales de Betelu, de Belascuain, de Fiermes et de Fitero sont plus loin de Pampelune que les deux précédentes. La première, qui fut analysée à Madrid il y a quelques années, contient par livre d'eau, outre l'acide carbonique et un peu de gaz hydrogène sulfuré, trois gros et demi de muriates de soude et de magnésie, et de sulfates de soude et de magnésie. Elle est tonique en petite quantité, et purgative à haute dose ; elle est employée à l'extérieur contre les affections herpétiques. Sa température, selon *Réaumur*, est de 16 à 18°.

DEUXIÈME PARTIE.

Connaissance de l'homme.

Le Pampelonais est généralement bien fait ; à une stature moyenne il joint un embonpoint médiocre. Son teint, moins foncé que celui des Espagnols ses voisins, l'est cependant encore assez pour le faire distinguer. Il est moins délicat que les Méridionaux ; l'air vif des montagnes environnantes en est sans doute la cause. Son tempérament, c'est-à-dire sa constitution physique, paraît tenir du bilieux et du sanguin, avec prédominance du premier.

Le sexe n'est point beau, mais bien fait : on rencontre rarement de jolies femmes, encore moins de belles ; cependant elles ne laissent pas d'avoir quelques attraits, qu'une démarche fière et décidée met surtout en évidence.

Les femmes, en faisant usage de corsets baleinés, abusent ici, comme partout ailleurs, des moyens inventés par la coquetterie pour ajouter aux formes quelque agrément de convention, et donner à leur taille, d'ailleurs assez élégante, un degré de finesse très-préjudiciable à la santé.

L'invasion des menstrues a lieu de quatorze à quinze ans sans accident, et elles se terminent de quarante à quarante-cinq.

Envisagé sous des rapports moraux, l'habitant de Pampelune est sérieux, peu curieux et sans industrie : il tient beaucoup à ses habitudes, et toute innovation, même dans ses intérêts, lui est odieuse.

S'il est sobre, ce n'est que chez lui, faute de moyens de satisfaire sa gourmandise. Il est fier, orgueilleux et fanatique. Il est moins paresseux que les Espagnols.

Éducation physique des enfans.

Les Pampelonaises sont dans la louable habitude d'allaiter leurs enfans, si ce n'est quand elles manquent de lait, ou que le mauvais état de leur santé ne le leur permet pas.

Le maillot est proscrit avec raison depuis nombre d'années. On ne sèvre les enfans qu'à l'âge de quinze à dix-huit mois. On est dans l'habitude de les bercer pour les endormir. Que n'abandonne-t-on un si funeste usage ! on leur éviterait par là ces fréquens vomissemens, ces vertiges dont ils sont si souvent incommodés, et dont on ignore presque toujours la cause.

Régime.

Ici, comme partout ailleurs, le régime diffère suivant les individus.

Le Pampelonais fait quatre repas par jour ; il fait un très-grand usage du chocolat, qui est excellent. Les personnes aisées vivent assez bien, mais avec plus de profusion que de choix.

Le bas peuple, très-nombreux, se nourrit de pain de blé mal confectionné, de poisson salé, et de lard souvent rance. L'huile, d'une odeur rebutante, est employée dans la cuisine comme à alimenter la lampe.

Dans toutes les classes de la société, on fait un fréquent usage du pois ciche, qu'on cultive en abondance dans la plaine.

Le vin, d'une excellente qualité, est la boisson habituelle du pays. Son prix est si modéré, que les plus pauvres s'en passent rarement.

TROISIÈME PARTIE.

On sait que les pays, entourés de montagnes coupées çà et là par des vallons, et qu'arrosent des rivières, des ruisseaux et des fontaines, jouissent en général d'un air salubre.

Pampelune et ses environs possèdent au suprême degré ces avantages. Si à ceux-ci nous ajoutons la position de la ville sur un sol sec et solide, son élévation de trente à quarante toises au-dessus du niveau de la rivière, la facilité avec laquelle toutes les immondices sont portées hors de son enceinte dans cette même rivière, dont le cours est toujours rapide ; la vigilance que met la police à la propreté des rues, la distance des étangs de Loza, la bonne qualité des eaux, tant de l'Arga que des fontaines ; enfin l'éloignement des cimetières, des tanneries, et le peu d'ateliers et de manufactures que cette capitale renferme, on ne devra point être surpris de nous la voir placer, sous les rapports hygiéniques, dans la position la plus heureuse.

Les maladies épidémiques et endémiques n'y ont jamais manifesté leurs redoutables effet; et quand bien même certaines causes d'insalubrité qu'offrent plusieurs autres villes existeraient dans celle-ci, sa position, la largeur de ses rues, qu'un air pur, venant des montagnes, ventille souvent, les neutraliserait bientôt.

Celles des affections qu'on remarque le plus fréquemment pendant la saison chaude, sont les gastrites, gastro-entérites, les fièvres intermittentes, et la plupart des phlegmasies de la peau.

Dans l'hiver, ce sont les bronchites, les pneumonies, et autres affections de l'appareil respiratoire; enfin, les maladies qui se déclarent entre ces deux extrêmes tiennent le plus souvent de l'une et de l'autre de ces saisons, ou se confondent dans le passage de l'une à l'autre.

Observations.

La gale, assez fréquente dans les classes moyenne et indigente, est presque toujours causée par la malpropreté ; elle est simple et légère, et n'offre que rarement cette ténacité qu'on observe dans les Asturies.

Les maladies vénériennes sont on ne peut moins communes ; c'est à une police sévère et bien entendue que la ville doit un pareil bienfait : il n'existe point de maison publique.

La phthisie fait d'assez grands ravages parmi le sexe : l'usage des corsets baleinés ne contribue pas peu à la multiplier.

On n'a point à redouter ici les funestes effets de la petite vérole : l'autorité, loin de s'opposer à la propagation de la vaccine, force les parens à user pour leurs enfans de ce précieux préservatif.

De toutes les affections, la plus fréquente est le mal de dents. La majeure partie des habitans est continuellement en proie à cette terrible mladie. Nous pensons que la cause ne réside pas, comme on le dit, dans la qualité des eaux, mais bien dans l'usage journalier que fait le Pampelonais du chocolat, qu'il prend toujours le plus chaud possible, et qu'il fait suivre immédiatement d'un verre d'eau très-froide. A cette cause, déjà suffisante par elle-même, ne pourrait-on pas ajouter l'habitude qu'a le sexe d'avoir continuellement la tête nue, et enfin le peu de soin que les hommes, comme les femmes, prennent de leur denture ?

Si le climat de Pampelune, comme nous pensons l'avoir suffisamment prouvé, est si salutaire aux indigènes ; il ne l'est pas moins pour les aborigènes. En effet, la garnison française, composée de trois mille hommes, n'a jamais donné plus de cent cinquante à cent soixante malades, tant blessés que fiévreux, dans les plus grandes chaleurs ; et pas plus de cinquante à soixante pendant le reste de

l'année. La mortalité a constamment été au-dessous du minimum probable pour un pareil nombre de troupes.

On a remarqué que les casernes de la ville donnaient moins de malades que celles de la citadelle, et que les soldats qui occupaient le rez-de-chaussée de ces dernières en fournissaient comparativement plus que ceux du premier étage. Cela tenait, à n'en pas douter, à l'humidité des rez-de-chaussées, qui sont au niveau même du sol de la citadelle. On remédierait sans doute à ces inconvéniens en creusant le sol à quelques pieds de profondeur, et en y en établissant un nouveau, composé de chaux, d'argile, de sable, ou de toute autre terre capable d'absorber l'humidité.

PROPOSITIONS.

I.

La colique de Madrid, observée en 1823 et 24 parmi les troupes françaises qui occupaient cette capitale, ne doit être attribuée ni aux alimens, ni aux boissons; sa cause réside essentiellement dans la chaleur du jour, suivie de la fraîcheur souvent excessive de la nuit.

II.

Elle ne s'observe pas exclusivement dans cet endroit; elle peut

avoir lieu, et a lieu en effet, partout où se rencontrent les mêmes circonstances hygiéniques.

III.

Si les habitans sont moins sujets à cette affection que les étrangers, c'est qu'ils sont acclimatés, et qu'ils sont dans l'habitude de s'entourer l'abdomen d'une large ceinture qui, nous le pensons, ne contribue pas peu à les en préserver.

IV.

Dans le traitement des maladies, il convient d'avoir égard, non-seulement à l'âge, au sexe, au climat, mais encore à la profession, aux habitudes, à l'idiosyncrasie et aun forces de l'individu qui est affecté.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos ; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

II.

In temporibus, quandò eadem die, modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos expectare oportet. *Ibid.*, *aph.* 4.

III.

In constantibus temporibus, si tempestivè, tempestiva reddantur, constantes et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu. *Ibid.*, *aph.* 8.

IV.

Ex anni verò temporibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales. *Ibid.*; *aph.* 15.

V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs fiunt, et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.